

La Syrie

Un potentiel touristique peu développé pour le plaisir des initiés

Fabrice Balanche

Volume 25, numéro 2, été 2006

Désirs d'Orient : du passé vers l'avenir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071064ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071064ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Balanche, F. (2006). La Syrie : un potentiel touristique peu développé pour le plaisir des initiés. *Téoros*, 25(2), 26–31. <https://doi.org/10.7202/1071064ar>



La Syrie

Un potentiel touristique peu développé pour le plaisir des initiés

Fabrice Balanche

L'essentiel des touristes occidentaux qui se rendent en Syrie est attiré par son patrimoine culturel. Il s'agit d'un public assez spécialisé et plutôt aisé qui voyage en groupe. Les touristes individuels sont plutôt rares dans le pays. La Syrie possède un patrimoine culturel varié hérité des diverses civilisations et envahisseurs qui s'y sont succédés, depuis les premiers agriculteurs jusqu'au mandat français. Les sites archéologiques ne sont pas monumentaux. En ce qui concerne les ruines de Mari, ils sont même très décevants, ce site consistant de tranchées recouvertes d'un toit en plastique pour les protéger de la pluie. Il faut donc être féru d'Antiquité babylonienne pour trouver un intérêt à visiter ce site. Sa voisine, Dura Europos, est plus attractive en raison de la beauté des berges de l'Euphrate, mais elle n'est guère en meilleur état, tout comme Cyrus, Ugarit, Ebla et bien d'autres villes antiques. Le krak des chevaliers, l'amphithéâtre de Bosra ou la mosquée des Omeyyades sont en bien meilleur état de conservation et peuvent être intéressants même pour ceux qui ne disposent pas de solides connaissances historiques ou d'un excellent guide. Cependant, ce ne sont pas véritablement des sites emblématiques de l'histoire de l'humanité que tout un chacun rêve de visiter une fois dans sa vie. Certes la Syrie possède Palmyre où, une fois au milieu des ruines, on se laisse bercer par la magie des lieux, mais que d'efforts avant d'y parvenir. Il faut tout d'abord lutter contre la peur de se rendre dans une région où les conflits sont récurrents (Intifada en Palestine, intervention américaine en Irak...), ensuite il faut surmonter les préjugés sur la Syrie elle-même. La mauvaise réputation du pays, la faible valorisation de ses aménagements



Petra tou Romiou (Syrie), l'endroit, selon la légende, où émergea des flots Aphrodite, la déesse de l'amour et de la beauté.

Photo : Tourisme Syrie

touristiques et la cherté des séjours placent la Syrie à l'écart des grandes destinations touristiques. Et pourtant, ceux qui ont visité les souks d'Alep ou de Damas considéreront Marrakech et les autres souks marocains comme d'infâmes ruelles. Ceux qui auront pris le temps de sympathiser avec des Syriens ne pourront que détester l'Égypte et les harcèlements dont les touristes sont victimes en permanence. La Syrie est un pays méconnu où l'on ne s'attend pas à trouver des choses exceptionnelles ; c'est le contraire qui se produit au quotidien, au contact de la population, au hasard des rues et des villages.

Un livre d'histoire à ciel ouvert

La Syrie est un livre d'histoire à ciel ouvert, bien sûr par la richesse de ses vestiges archéologiques, mais aussi parce que l'atmosphère dans laquelle on y baigne est atemporelle. Les Syriens parlent des phéniciens, des schismes de la chrétienté orientale ou de l'islam, du califat omeyyade comme s'ils dataient d'hier. Tout comme dans l'ex-Europe communiste, il semble qu'une couche de patine recouvre la Syrie. Ainsi à l'écart du modernisme et de la mondialisation, la Syrie a pu conserver ses traditions, son identité et, surtout, une géné-



reuse hospitalité qui n'en rend que plus agréable le séjour. On ne visite pas la Syrie comme un musée avec des pièces figées derrière des vitrines. Les monuments sont vivants, intégrés dans le paysage et, pour certains, toujours fonctionnels. L'histoire n'est pas sectionnée en chapitres chronologiques ; c'est un agrégat dans lequel on perd ses repères temporels.

Les Mille et Une Nuits

Une promenade dans les souks d'Alep (David, 2002) et de Damas suffit pour vous plonger dans cet Orient mythique où les contes des Mille et Une Nuits se mêlent à une odeur d'épices ramenée des Indes et à des rouleaux de soie chatoyante. Des commerçants vous saluent dans toutes les langues, sans vous agresser ; d'autres vous regardent passer, adossés négligemment derrière leur comptoir ou tout simplement allongés pour une sieste dans la moiteur de l'après-midi. Le souk est un monde hors du temps, qui n'a guère évolué depuis plusieurs siècles. Les tractations se font sur parole, de la main à la main, et en liquide. Les marchands ont leur réputation ; sous le portrait en noir et blanc du père décédé, le fils perpétue le commerce familial : il achète en gros, il vend au détail et prélève son béné-

fique. Dès qu'ils sortent de l'école, ses garçons viennent l'aider et apprendre leur futur métier. Personne ne possède de MBA dans le souk, mais on négocie âprement quelques livres syriennes avec le client, en jurant qu'on vend à perte et, pourtant, les gains sont énormes et viennent alimenter un capital familial qui se chiffre en plusieurs dizaines de millions de dollars.

Sous une cape noire, une silhouette gracieuse, parfois un regard à la dérobée vous transperce. L'austérité de l'habit n'enlève rien au pouvoir de séduction ; il semble même qu'il l'exacerbe, tant ce qui est interdit exerce davantage de fascination. Des ruelles étroites, des portes et des fenêtres closes, mais derrière ces façades grises laissées volontairement pauvres par leurs propriétaires, des patios fleuris, des intérieurs richement décorés, une vie familiale et amoureuse qui s'épanouit, protégée derrière ses murs, et qui contraste avec la rigueur de l'extérieur. La beauté des femmes et la richesse se doivent d'être dissimulées pour éviter les convoitises. L'Orient arabe est un monde de fantasmes où l'imaginaire permet d'échapper à un quotidien où, pour l'immense majorité de la population, la vie n'est qu'une succession de frustrations : politiques, économiques, sentimentales et sexuelles. Les touristes occidentaux ne remarquent rien et se laissent

bercer par le charme des lieux, les vapeurs du hammam, l'accueil chaleureux d'une population pour qui l'hospitalité à l'égard des étrangers est un devoir sacré. Dans la ville arabe, le temps semble s'être arrêté ; la société est pourtant connectée au reste de la planète, mais elle n'en vit pas moins selon des principes apparus dans les premiers siècles de l'islam. Le temps possède une autre dimension que dans nos sociétés pressées. Beaucoup de touristes occidentaux, qui, malgré les vacances, vivent toujours à flux tendus, ne comprennent guère cette lenteur ambiante. Les vestiges antiques rappellent pourtant la vanité de l'existence et de nos certitudes.

Grandeur et misère des civilisations

La Syrie ne compte pas, comme l'Égypte, des sites monumentaux. Palmyre est un immense champ de ruines, avec une allée, des colonnes et un temple massif dédié à Baal, mais ce n'est rien en comparaison de Louxor. L'allée de colonnes d'Apamée, le théâtre romain de Bosra, le krak des chevaliers sont les éléments les plus monumentaux de la Syrie. Tout comme dans les villes arabes traditionnelles, ce qui fait la plus forte impression est ce que l'on ne voit pas,



Souk de tissus à Alep (Syrie).
Photo : Fabrice Balanche



Souk à Alep (Syrie).
Photo : Fabrice Balanche



mais que l'on sent. L'Antiquité et le présent sont intimement liés sur cette terre, car les paysages et les populations semblent les mêmes depuis des millénaires. Les villages d'agriculteurs du néolithique sont toujours là, matérialisés par les *tell*, ces petites collines créées par accumulation de terre et de débris anthropiques. La plupart sont des points d'ancrage pour la population rurale dans les plaines du nord-est. La Syrie en recense plus de 5000 qui s'égrainent d'Alep à la frontière irakienne. Dans le sud du pays, les villages modernes et les ruines romaines sont entremêlés. Les murs intègrent des pieds de colonnes, les linteaux supportent les toitures en terre, le bassin d'une villa sert de citerne... Dans ces contrées où la vie rurale est soumise à de rudes conditions physiques, la localisation des implantations humaines est limitée. Le mode de vie agricole n'ayant guère varié depuis l'Antiquité, les sédentaires qui partent à la reconquête des marges arides au XIX^e siècle firent confiance à l'expérience de leurs lointains ancêtres. Cette confusion entre le passé et le présent confère aux vestiges antiques syriens un charme particulier et un caractère mystérieux. Les habitants eux-mêmes se sentent les héritiers directs de ces civilisations anciennes ; il est vrai que la mosaïque communautaire du pays en est une expression vivante.

Les petites communautés chrétiennes orientales (syriaques et assyro-chaldéennes) témoignent de la continuité historique entre l'Antiquité et la période arabe. Les chrétiens de Ma'aloula sont les derniers locuteurs de la langue araméenne, la langue que parlait le Christ, mais aussi celle du premier royaume syrien, celle des fondateurs de Damas. Isolés dans les contreforts du Qalamoun¹, les chrétiens de Ma'aloula sont restés, jusqu'à l'arrivée des missions catholiques, à l'abri de tout changement. À une cinquantaine de kilomètres des portes de la steppe, le monastère chrétien Mar Moussa perpétue la tradition des moines syriaques dans un environnement complètement islamisé. Au nord d'Alep, des basiliques en ruines se dressent dans une campagne décharnée et battue par les vents. La chrétienté a disparu dans cette région dès les premières invasions arabes. À Saint-Simon, des groupes de pèlerins occidentaux célèbrent quelquefois la messe près des restes de la colonne sur laquelle le saint avait choisi de vivre en ermite. En raison d'un fort différentiel démographique avec les musulmans et d'une émigration supérieure, la communauté chrétienne dans son ensemble se réduit rapidement depuis l'indépendance du pays : estimés à 15 % de la population en 1945, les chrétiens sont aujourd'hui moins de 5 %. Les croisades

n'ont pas suffi à reconquérir le berceau de la civilisation chrétienne. Les immenses forteresses croisées qui se dressent sur la côte tombèrent à la fin du XIII^e siècle, faute de combattants. Le tourisme religieux chrétien est peu développé car, en général, les agences de voyages organisent des circuits dont Jérusalem est le centre d'intérêt. Or, les autorités syriennes refusent l'entrée de leur territoire à toute personne ayant visité la Palestine occupée et Israël. Par ailleurs, si les chrétiens de Syrie sont conscients de la ressource qu'ils peuvent tirer sur le plan financier de cette forme de tourisme, ils ne savent qu'apporter une réponse matérielle alors insatisfaisante pour des pèlerins moins en quête de reproduction d'icône que de spiritualité. Pourtant, les paysages bibliques se prêtent merveilleusement à la méditation.

Le paysage aussi fait partie de l'histoire

De la verdoyante montagne alaouite aux horizons steppiques de la Palmyrène, la Syrie possède une variété de paysages de toute beauté. Le contraste est saisissant entre l'austérité de la steppe ou des plateaux du Qalamoun et les jardins verdoyants des *ghouta*² ou des bords de l'Euphrate. Les voyageurs qui quittent Damas en direction de Palmyre abandonnent les vergers de la *ghouta* de Damas pour un univers minéral qui ne verdit que brièvement avec les pluies du printemps. Puis, c'est l'arrivée à Palmyre où, entre deux visites dans les ruines sous un soleil accablant, on peut flâner sous les ombres de la palmeraie en écoutant le chant des oiseaux et le clapotis de l'eau dans les canaux d'irrigation. Pour ceux qui continuent vers Deir Ez Zor, c'est de nouveau plusieurs heures de voyage à travers une steppe parcourue par des troupeaux de moutons avant d'arriver brutalement sur la tranchée verte de la vallée de l'Euphrate. Certes, ce n'est pas la vallée du Nil, mais cette eau et cette verdure donnent l'impression de revenir à la vie. Depuis les ruines de Dura Europos, le regard embrasse toute la vallée. Le fleuve langoureux s'étire en d'innombrables méandres. Les gros villages en terre séchée ne semblent pas avoir changé depuis le néolithique. Les habitants vivent au rythme des saisons, travaillant une terre fertile selon des techniques ancestrales. Seul le bruit des motopompes est là pour vous rappeler que vous n'êtes plus à l'époque babylonienne.



Ghouta de Damas (Syrie).

Photo : Fabrice Balanche



La Citadelle d'Alep (Syrie).

Photo : Fabrice Balanche

La côte méditerranéenne n'a guère de charme pour le tourisme balnéaire. Les cultures intensives sous abris de plastique et l'urbanisation du littoral ont détruit en quelques décennies la beauté de ce rivage phénicien. En revanche, la montagne alaouite qui borde l'étroite plaine côtière est de toute beauté. Dans le sud, autour du krak des chevaliers et du donjon de Safita, la montagne est couverte d'oliviers. Durant des siècles, les hommes ont élevé des murets jusqu'au sommet des collines, arrachant à ce massif hostile des terres à cultiver (Weulersse, 1946). La montagne alaouite, tout comme le Liban voisin, a connu la culture intensive du mûrier, puis elle s'est reconvertie dans l'huile d'olive : les pressoirs ont remplacé les filatures de soie. En altitude, les pentes sont plus escarpées, le froid limite l'extension des oliviers et ce sont des terrasses étroites, couvertes de tabac en été et de céréales en hiver, qui cernent les rudes villages alaouites ou ismaéliens. On se trouve au cœur d'une montagne refuge où les populations persécutées pouvaient conserver leur foi et leur indépendance. Les Turcs ne se risquaient pas sur les sentiers escarpés qui menaient aux villages alaouites : cernés par le maquis ou surpris dans une gorge, les collecteurs d'impôts disparaissaient avec leur escorte. Ce particularisme alaouite confère encore aujourd'hui à la montagne un caractère farouche et mystérieux.

Phéniciens, Grecs, Romains, Byzantins, Omeyyades, Croisés, Mamelouks, Ottomans et Français ont laissé leur empreinte sur le territoire. La permanence de la vie rurale et l'immobilisme dans lequel le régime ba'athiste plonge la société syrienne ont pour conséquence de préserver le cadre dans lequel on peut découvrir les vestiges historiques. Palmyre, Ougarit, Dura Europos pourraient avoir été détruites hier seulement. Ces nuages de fumée dans le désert ce sont simplement les légions romaines qui rejoignent le littoral avec butin et captifs. Sur la presqu'île de Ras Shamra, les peuples de la mer s'en retournent vers leurs embarcations, laissant ruines et désolation derrière eux. La porte noire du château de Marqab se referme sur les chevaliers hospitaliers venus prévenir le grand maître de l'ordre de l'arrivée imminente des armées de Saladin (Maalouf, 1983). Depuis le donjon de Safita, on voit distinctement le krak des chevaliers et le château de Marqab, duquel on pouvait communiquer par des citadelles relais avec Antioche au nord, Tripoli et Jérusalem au sud. Tout un imaginaire s'offre aux touristes en Syrie. Un bon guide peut, par ses histoires, vous faire revivre la vie de la cité d'Ougarit comme si vous y étiez : la piscine du palais autour de laquelle le roi recevait ses invités, l'antichambre où attendaient les sujets et la paroi fine derrière laquelle les

espions du monarque écoutaient les conversations... tout est inscrit dans les pierres. À Mari, sur l'Euphrate, il faut une grande imagination pour faire revivre une cité dont il ne reste plus que des tranchées de terre, où seul l'œil averti d'un archéologue arrive à distinguer la marque d'un mur en brique crue. Les professionnels du tourisme en Syrie ont du mal à arriver à ce résultat. Ils ne parviennent pas à vendre, comme les Libanais ou même les Jordaniens, une image et du rêve, à faire en sorte que chaque visiteur se croit un Gérard de Nerval ou un Laurence d'Arabie.

Un potentiel culturel peu exploité

Le prix d'une semaine en Syrie au départ de l'Europe occidentale revient environ à 1500 euros par personne³, hors dépenses personnelles. À titre de comparaison, on peut trouver sur Internet des voyages en Égypte à partir de 300 euros la semaine et en Jordanie à 700 euros. La Syrie n'est pas référencée sur les sites Internet qui proposent des voyages bon marché. Les agences de voyage ne font pas la promotion de la Syrie, par méconnaissance, mais aussi parce que le pays ne possède pas une très bonne réputation dans les médias. Cette situation est préjudiciable au développement du tourisme culturel en Syrie et elle pourrait être compensée par une campagne de publicité du ministère du Tourisme. Or, ce dernier affirme que la priorité est d'augmenter la capacité hôtelière en attirant les investisseurs avant d'attirer des touristes (Oxford Business Group, 2005). On ne peut pas totalement lui donner tort ; du reste, son budget est 18 fois moindre que celui de l'Égypte et 30 fois moindre que celui de la Turquie (Oxford Business Group, 2005).

Des infrastructures touristiques mal adaptées à la clientèle occidentale

Jusqu'au début des années 1990, le secteur touristique était un monopole d'État. Seule la société publique Karnak, équivalente de la célèbre « Intourist » soviétique, pouvait organiser des séjours en Syrie. Ces derniers étaient d'excellente qualité, tant en matière d'hébergement que de professionnalisme des guides, mais excessivement chers : en moyenne 2000 euros pour



un voyage d'une dizaine de jours. Aujourd'hui les agences étrangères peuvent intervenir en Syrie, mais les contraintes sont telles que la concurrence est incapable de réduire significativement le coût des séjours. Les tarifs aériens à destination de la Syrie sont relativement élevés du fait de la fermeture du ciel syrien et de l'absence de vols charters. La double tarification de l'hôtellerie syrienne contribue également à augmenter le prix des séjours. Les étrangers (sauf les Libanais) doivent payer les hôtels en dollars à un taux de change spécial, ce qui revient à payer une chambre quatre fois plus cher qu'un Syrien. Or, la Syrie a essentiellement développé une hôtellerie qui se veut de luxe et néglige les hôtels moyens. Une nuitée dans un établissement de la chaîne Sham, qui possède des hôtels dans les grandes villes syriennes, varie de 100 à 200 dollars. L'oligopole hôtelier qui se partage le marché syrien de catégorie internationale, la chaîne Sham en tête, n'accorde pas de réductions significatives aux groupes touristiques. Les hôteliers prétextent que les prix sont imposés par le ministère des Finances, mais un accord tacite les lie entre eux pour éviter une guerre des prix. Tant que les tarifs de l'hôtellerie syrienne demeureront excessivement élevés, ils constitueront un frein majeur au développement du tourisme en Syrie.

Il n'existe une réelle concurrence dans l'hôtellerie que dans les catégories moyenne et inférieure. Cependant, elle est soumise aux mêmes contraintes de double tarification que les hôtels de luxe ; ainsi, dans ces hôtels qui se révèlent très moyens sur le plan du confort, il faut déboursier au minimum 50 \$US par nuit. Rares sont les agences qui utilisent les services de ces hôtels, car le rapport qualité-prix y est encore plus démesuré que pour les hôtels de luxe. Leur clientèle est donc essentiellement syrienne et ces établissements ne sont pas encouragés pas à améliorer leur confort. Les hôtels affichant une ou deux étoiles facturent leurs chambres en livres syriennes, de 5 à 10 \$US la nuit, mais le confort y est des plus spartiates. Depuis quelques années, plusieurs petits hôtels confortables, de style auberge de jeunesse, ont ouvert leurs portes à Damas et à Palmyre pour les touristes « sac à dos », mais ils sont encore en nombre limité ; rien à voir avec les déferlantes des pays d'Asie du Sud-Est.

Il y a donc en Syrie deux types de touristes : des individuels qui voyagent chichement et des groupes plutôt aisés. Le tourisme intermédiaire, celui qui draine les flux les plus importants tant en nombre qu'en retombées pour l'économie locale, est absent de ce pays. Ce n'est pas dû tant à l'absence de points d'intérêt majeurs qu'à la faiblesse des infrastructures touristiques et à l'absence de promotion de la Syrie à l'étranger, tout du moins en Europe et en Amérique du Nord, car la Syrie est une destination privilégiée des touristes arabes.

Un tourisme arabe dominant

Les touristes en provenance des pays arabes producteurs de pétrole (plus d'un demi-million) dépassent largement les flux en provenance d'Europe occidentale (100 000 touristes les meilleures années), d'Amérique du Nord (une dizaine de milliers) ou du Japon (moins d'un millier), les trois principaux émetteurs de l'hémisphère Nord (Bureau central des statistiques, 2005). Les touristes arabes descendent dans des hôtels de luxe ou louent des appartements. Ils se rendent en Syrie en famille l'été pour séjourner en montagne, se baigner dans la Méditerranée ou simplement flâner à Damas

ou à Alep. Ils dépensent beaucoup plus que les autres touristes, car les vacances signifient avant tout pour eux : consommer et se faire servir. Ils sont donc particulièrement appréciés des professionnels du tourisme, des commerçants et des chauffeurs de taxi en raison de leur propension à la dépense. En été, un Syrien et même un Européen ont de la difficulté à trouver un taxi à Damas, parce que les chauffeurs préfèrent rouler à vide jusqu'à ce qu'ils trouvent un Saoudien à transporter. Les chauffeurs exigeront et obtiendront le plus souvent 500 LS (10 \$US) pour un trajet qui normalement coûte de 25 à 50 LS (0,50 à 1 \$US). La Syrie est particulièrement bon marché pour les ressortissants des pétromonarchies. Par ailleurs, dépenser avec largesse et distribuer de généreux pourboires est une façon de montrer sa supériorité : passer ses vacances en Syrie, c'est avoir l'impression d'être l'élite du monde arabe.

Le comportement des chauffeurs de taxi est révélateur de l'attitude de l'ensemble du secteur touristique à l'égard de la clientèle. Le touriste arabe est plus rentable que le touriste européen, car moins exigeant sur le rapport qualité-prix et plus dépensier. D'après le ministère du Tourisme syrien, les touristes arabes auraient dépensé en 2004



Restaurant dans la vieille ville de Damas (Syrie).

Photo : Fabrice Balanche



plus de 200 millions de dollars en Syrie et les touristes occidentaux 46 millions de dollars (Oxford Business Group, 2005 : 95). Ces données sont sous-évaluées, car elles reposent essentiellement sur les dépenses dans l'hôtellerie et ne tiennent pas compte des dépenses quotidiennes dans les souks, la restauration en dehors des hôtels et la prostitution. Le sexe et l'alcool constituent des attractions majeures pour les touristes arabes.

Le tourisme arabe est moins sensible aux aléas de la politique régionale que le tourisme en provenance d'Europe et d'Amérique du Nord. Les attentats au Liban ou une recrudescence de l'Intifada en Palestine ne les découragent nullement de se rendre en Syrie, ce qui n'est pas le cas des touristes occidentaux. Les professionnels du tourisme, les investisseurs privés et même l'État syrien privilégient donc le tourisme arabe au tourisme « occidental », ce qui entraîne la construction d'hôtels de luxe et de villages touristiques. Les deux types de tourisme ne sont guère compatibles. S'il est difficile de faire cohabiter sur une plage des arabes en *galabieh* et des européennes en bikini, il est également difficile de les faire descendre dans les mêmes hôtels. Les touristes venus du Golfe persique descendent avec une famille nombreuse, mangent plutôt dans les chambres et ont tendance à privatiser les parties communes de l'hôtel. Certains hôtels essaient de réserver des étages pour les Arabes et d'autres pour les Européens, mais c'est loin d'être la norme.

Un véritable tourisme culturel

Vous l'aurez compris, la Syrie n'est pas une destination ordinaire et c'est là son principal atout. Passer la soirée sur le patio d'une vieille maison damascène à fumer un narghilé et à manger des *mezzés* (entrées orientales), prendre un thé sous un soleil radieux au Old Zenobia à Palmyre ou sur les bords de l'Euphrate, choisir un tapis et des bijoux en argent dans le souk d'Alep ou plus simplement profiter de l'exquise hospitalité d'une famille... la Syrie ne peut laisser indifférent. Rien n'est évident dans ce pays complexe tant du point de vue des rapports sociaux que de la vie quotidienne. Les indications sont rares, il faut être un initié pour comprendre le fonctionnement des transports ; la banque n'est pas le meilleur endroit pour changer de l'argent ni la poste pour

téléphoner... mais tout est facilité par l'entraide et la gentillesse des Syriens. En Syrie, vous n'êtes pas un touriste, mais un invité. Si l'on vous convie à prendre un thé ou à partager un repas, c'est avec un total désintéressement. Vous ne risquez nullement d'être sollicité pour un service ou une aide financière ; vous pouvez donc baisser votre garde et apprécier l'hospitalité.

Au XIX^e siècle, les intellectuels se rendaient en Orient pour découvrir les vestiges des civilisations passées et ils se laissaient bercer par la douceur de vivre qu'ils y trouvaient. C'est à peu près la même chose qui se produira pour peu que vous sortiez des sentiers touristiques. Le contraste sera encore plus saisissant qu'à l'époque de Nerval ou de Lamartine, car notre monde « développé » a bien perdu en matière de chaleur humaine depuis le XIX^e siècle, alors que les Syriens sont restés tels que les auteurs romantiques les ont décrits. De retour sous des latitudes tempérées, mais froides de relations sociales, la richesse de l'Orient n'en apparaît que plus grande. Le véritable tourisme culturel n'est pas celui qui collectionne les ruines, mais celui qui s'ouvre sans préjugés à une autre société et qui, pourquoi pas, s'en retourne avec l'œil du Persan.

Fabrice Balanche est docteur et agrégé de géographie. Il dirige l'Observatoire Urbain de l'Institut Français du Proche-Orient à Beyrouth.

Notes

- 1 Le Qalamoun est la retombée orientale de l'Anti-Liban au nord de Damas.
- 2 Une *ghouta* est une oasis formée par une rivière endoréique. La *ghouta* de Damas est née de la rivière Barada qui prend sa source dans l'Anti-Liban et qui coule vers l'intérieur de la Syrie. Les villages araméens du Qalamoun sont des petites *ghouta* alimentées par des sources.
- 3 Prix d'une semaine offert par une agence française spécialisée dans le tourisme culturel.

Bibliographie

- Balanche, Fabrice (2000), *Les Alaouites, l'espace et le pouvoir*, Thèse de doctorat, Département de géographie, Université de Tours.
- Balanche, Fabrice (2005), « La prise en compte du facteur communautaire dans l'analyse de l'espace syrien », *Géographie et Culture*, n° 52, mai, p. 12-30.

Balanche, Fabrice (2005), « Refondation urbaine : Damas dans le sillage du Caire », *Urbanisme*, n° 343, juillet-août, p. 24-27.

Barres, Maurice (1923), *Une enquête au Pays du Levant*, Paris, Plon.

Bureau central des statistiques (2005), *Statistical Abstract 2005*, Damas.

David, Jean-Claude (2002), *Alep*, Lyon, Flammarion.

David, Jean-Claude (2003), *Alep : Passage vers l'Orient*, Lyon, Aedelsa.

Harik, Llya, et Denis Sullivan (dir.) (1992), *Privatization and Liberalization in the Middle East*, Bloomington, Indiana University.

Hinnenbusch, Raymond (1990), *Authoritarian Power and State Formation in Ba'thist Syria: Army, Party and Peasant*, New York, Westview Press.

Kienle, Eberhard (dir.) (1997), *Contemporary Syria*, Londres, British Academic Press.

Le Gac, Daniel (1991), *La Syrie du général Assad*, Bruxelles, Éditions complexes.

Maalouf, Amin (1983), *Les croisades vues par les Arabes*, Paris, J.C. Lattès.

Oxford Business Group (2005), *Emerging Syria 2005*, Londres.

Raymond, André (dir.) (1980), *La Syrie d'aujourd'hui*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique.

Slizewitch, Thaddée (1992), *Tourismes sur la côte syrienne*, Mémoire de maîtrise, Département de géographie, Université Paul-Valérie à Montpellier.

Weulersses, Jacques (1946), *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*, Tours, Geuthner.